

## Chevallard Concert

M. Henri Büsser's symphonic poem, "Hercule au Jardin des Hespérides," which the Lamoureux Orchestra played for the first time on Sunday last, is an interesting work as far as its orchestration goes, especially in the first movement—but it lacks originality, and its themes are not any too well-suited to the subject matter. It is, like M. Debussy's wonderful "Prélude à l'après-midi d'un Faune," which was also played on Sunday, an illustration, but whereas the latter only pretends to notice as such, the former clothes itself in the garb of the Symphonic poem. And the garments do not fit. It might gain on a second hearing, but I take leave to doubt it.

Mozart's beautiful E flat Symphony (No. 39) was played by M. Chevallard in a manner which disarms all criticism. After hearing the Minuet and the last movement, no one could doubt M. Chevallard's right to be placed at the head of all French conductors and on a par with the best German musicians.

Händel's Concerto in B flat for two oboes and strings is exquisite in its old-time freshness and simplicity, and we cannot but praise M. Gillet's admirable performance of the principal oboe part.

Nothing new to be said about Debussy's music to Mallarmé's poem, except that the rendering was perfect,—which is not new.

The "Symphonie Pathétique" of Tchaikowski sounds terribly cheap and noisy—even its famous 5/4 movement—after Debussy's delicately beautiful ice-flower; I am afraid my former liking for this work is speedily vanishing; under the annoyance caused by certain harmonies appearing throughout the whole work, which, while being absolutely unpleasant, have nothing new about them to warrant their intrusion. They are simply uncalled-for break-ages of the few rules in music which should be allowed to remain intact. A.B.

## RODIN

## III

## Le Bourgeois de Calais.

Perfectly sad and perfectly resolved  
They are ready, ready to be hanged. They go  
Forlorn guards against Calais' overthrow  
And all their fate in Calais' is involved  
Unto the utmost. Who will save his folk  
From vengeful ire of the tyrant? Six are these,  
Perfectly sad, and steady, and at ease,  
Self-alain, they shall save others from the yoke.  
Seven then are these found faithful unto death;  
From Calais six; and one from Nazareth.

Ask for particulars of "The Weekly Critical Review" Press Cutting Agency.

## Le Théâtre

PAR

GASTON RAGEOT

Il y a encore une bonne soirée à passer au Théâtre Antoine, car, sur le coup d'onze heures, on s'y trouve à même de voir une manière de merveille qui est la mise en scène du *Perroquet vert*, mais il serait tout de même excessif de proclamer que la maison tiende en ce moment un de ses meilleurs spectacles. C'est un sentiment que tout le monde d'ailleurs, y compris Antoine et Mme Desprès, paraît bien avoir eu.

J'ai eu grand plaisir à voir la fantaisie pathologique de M. Astruc, *La Matérielle*. C'est un petit acte d'observation très juste et pittoresque qui se passe dans les prisons. Desponts vient d'arracher à ses juges qui ont failli être cléments, comme à Château-Thierry, une mesquine condamnation de trois mois. Il a eu de la peine et il a fallu qu'il s'avisât au dernier moment de crier : « Mort au vaches ! » Cela produit toujours son effet et on vient de lui assurer sa « matérielle ! » Dans sa cellule, il trouve comme camarade, Lenfant, qui devant le gardien et le médecin, se met à osciller comme un pendule sur son lit. Ils échangent leurs impressions sur les prisons, sur les régimes divers de Paris et de la province. Lenfant les a toutes faites, et son idée c'est que la meilleure des prisons ne vaut pas la plus petite des maisons de fous. Il veut aller à Sainte-Anne. Chacun son idéal.

— Et moi ? dit l'autre, comment faire ?

Rien n'est plus facile que de se faire une petite idée fixe. « Mort aux vaches ! » en est une excellente, et, tandis que l'on emmène Lenfant à Sainte-Anne et que le rideau tombe, Desponts se met à crier à tue-tête son « Mort aux vaches ! ». Cette petite chose est fort bien jouée.

Je vous ai dit qu'il y avait une merveille et que c'était la mise en scène du *Perroquet vert*, sortie en un acte de M. SCHINTZLER, traduction de M. E. Lutz. Sur la petite scène que vous savez, Antoine, avec l'art que vous connaissez mais qui s'est surpassé, a trouvé le moyen de grouper en un mouvement échelonné, un nombre absolument interminable de personnages. Et il faut dire aussi que l'ouvrage de l'auteur est tout ce qu'il y a de plus ingénieux et de plus adroit. Nous sommes dans un restaurant louche du XVIII<sup>e</sup> siècle, où fréquentent les belles dames et les beaux messieurs pour s'offrir le spectacle pervers et inoffensif des assassins et des révolutionnaires. Cela commence en jeu et cela finit en réalité, par la prise de la Bastille, le soir même. Et ce passage de la fiction à la vérité, du jeu au drame, est admirablement aménagé par une série de péripéties qui témoignent du plus fin talent dramatique. Je ne puis dire comme tout cela est joué et conduit, mais il est certain que cette figuration, à elle seule, vaudrait la soirée.

Reste le morceau de résistance, *la Guerre au Village*, pièce en trois actes de M. Gabriel Trarieux. C'est une pièce politique et, pour me mettre à l'aise, je commence par une déclaration de principes. Pour faire réussir une pièce politique, il faut d'abord un très grand courage et une entière liberté. S'il n'y a pas lieu de douter du courage de M. Trarieux, on peut se demander s'il a joui de toute sa liberté. Je n'ai pu me

Demandez des renseignements à "The Weekly Critical Review," Bureau de Coupures de Journaux.